Rouge et Blanche.

XXIV.

Vraiment, flatter et adorer, aduler et flatter, toujours sans une autre note, comme si l'idole était un dieu véritable, quand l'idole est la femme, est chose plus absurde que sensée, plus malhonnête qu'honnête. Il y a du mensonge, de l'hypocrisie, de la tromperie et de la trahison derrière cela, à moins qu'il n'y ait une folie de poète ou d'illuminé.

Ce traitement, en tout cas, n'est pas naturel.

La femme est bien la mine, la souveraine, celle par qui l'on veut être aimé, celle par qui l'on parvient, celle qui vous élève haut souvent, votre même belle par qui la société est plus ou moins faite et la civilisation plus ou moins glorieuse; mais encore faut-il que l'amour ait le caractère de l'élévation et de la dignité dans les deux et que la civilisation dans laquelle vous vivez ait assez de raison et de justice pour mériter le nom qu'on lui donne.

Et ne savons-nous pas que si la flatterie n'honore pas plus celui qui l'adresse que celui à qui elle est adressée, surtout quand elle est imméritée ou qu'elle fait partie d'un système, cette flatterie sans réserve, adulation sans mérite, peut souvent être la chose la plus pernicieuse du monde et perdre ceux et celles qu'on enveloppe perfidement dans les carresses de la louange et du mensonge?

Pensez-vous que celle à qui vous avez dit qu'elle est une déesse ou une divinité, à moins qu'elle ait un esprit bien ferme et une raison bien solide, ne le croira pas toujours un peu?

Et si elle est américainement élevée, dans la croyance qu'elle a été créée supérieure et qu'elle doit être servie comme telle, à quelle heure vous permettra-t-elle de lui dire la vérité, et dans quels termes?

XXV

Si la femme américaine, que nous ne devons pas aimer et adorer au-delà de la vérité et contrairement à ses intérêts moraux, à l'épreuve où nous allons tous, individus, sociétés et civilisations, doit jamais se plaindre d'avoir été trompée, c'est à son serviteur imprudent, inintelligent ou peu honnête, à l'homme et à l'Américain d'une civilisation fausse et d'une société où la femme n'aura pas été l'admirable *ménagère* sociale, qu'elle devra faire des reproches plus ou moins amers. L'économie, cette science de la vie et de l'ordre, ne lui aura pas été enseignée. Et si dans son *orgueil*, sentiment noble, il y a de la vanité, sentiment moindre, la femme américaine peut-elle en être uniquement responsable? Car la femme n'est pas entièrement son œuvre, et ses idées comme ses sentiments ne peuvent pas s'abstraire de ce qui l'entoure, l'affecte et la détermine.

Mais la presse ou le journal, qui est un grand pouvoir pour le bien comme pour le mal en nos temps de publicité et dans notre monde d'affaires, qui n'est pas rigoureusement étrangère à la morale du lucre et qui ne se croit pas toujours obligée d'avoir plus de vertus que son siècle, doit être tenue responsable pour bien des erreurs qui trompent ou peuvent tromper la femme américaine. Car elle est volontiers, dans son désir de plaire, la presse flatteuse, flagorneuse, semant des fleurs et des louanges qui coûtent peu, affectant une idolâtrie qui dépasse le culte sincère et véritable, nourrissant ou alimentant la vanité dans celles chez qui il faudrait éveiller et entretenir l'orgueil,—sentiment toujours noble, répétons-nous, parcequ'il est la fierté et la dignité—par ce qui est la grandeur du devoir, l'élévation de l'esprit et la noblesse du caractère.

A vrai dire, est-ce que la presse des mensonges ne trahirait que la femme, et n'est-il pas d'autres aristocraties à l'endroit desquelles elle ne fait pas preuve de plus de sincérité et de courage?

La morale, après tout, n'est pas son fait.

XXVI

C'est qu'il y a tant de façons de tromper et d'égarer la femme d'ici, d'ailleurs et de partout, en attendant, du reste qu'elle vous rende la pareille. Car elle n'est pas moins que l'homme, un composé de bien et de mal, avec cette différence toutefois, qu'elle peut tomber plus bas ou monter plus haut que lui avec une force d'égarement ou de dévouement inconnue à l'homme.

Mais si, après lui avoir dit et répété, comme le renard parlant au corbeau de La Fontaine, qu'elle est belle et gracieuse, intelligente et distinguée, supérieure surtout,—toutes choses qui peuvent être vraies ou voisines de la vérité,—vous lui dites, n'ignorant point que c'est là un désir naturel à tous, vous lui affirmez avec tout l'air de la conviction qu'elle a ou doit avoir tous les droits qui appartiennent à la beauté, à l'intelligence et à la supériorité, sans même qu'il soit question de devoir, sauf peut-être pour leur enlever leur caractère sérieux ou pour lui prouver que le premier de ses devoirs est de posséder tous les droits, savez vous bien, vous adressant à la femme qu'elle quelle soit, américaine, française ou autre, où aboutira votre éducation fausse, perfide, mensongère et criminelle?

Aurez-vous été l'ami ou l'ennemi?

Et croyez-vous que cette éducation, qui n'est pas vraie mais qui a son action et sa puissance, ne retombera pas sur vous, sur votre société et sur votre civilisation plus ou moins glorieuse?

Puis, si vous vous lamentez ou vous plaignez, à l'heure où la souffrance rappelle la conscience, de n'avoir point bâti une cité morale solide, créé une société vraiment belle et élevé une civilisation à la justice et de durée, contre qui aurez-vous donc sujet de plainte, raison de reproche ou droit de représailles?

Les fous ont le sort des fous et les méchants ont le sort des méchants.

XXVII

La cité de tous les droits est le plus grand des mensonges, l'idéal de la folie humaine.

Dans tout droit, pour la femme comme pour l'homme, il entre un devoir, et c'est même par là que le droit existe et s'affirme.

Quant à proclamer des droits semblables et à exiger des devoirs identiques, et cela d'une façon absolue, lorsqu'il y a différence dans les sexes, les forces et les fonctions, c'est là une autre espèce de folie et de désordre, et la société morale qu'on voudrait élever sur une telle doctrine, pour la glorification de la femme, donnerait des résultats étranges qui, croyons-nous et craignons-nous, changeraient la femme presque au point de la dénaturer ou de la faire sortir de son sexe, de son rôle et de sa mission, où nous avons le devoir de la respecter, de l'honorer et de l'admirer. Car la femme, sainte et sacrée au foyer domestique et dans l'accomplissement de ses devoirs d'épouse, de mère et de gardienne de la famille et de son honneur, n'a rien de particulièrement bon à trouver dans la rue, sur la place publique et dans le coudoiement avec les hommes du club et du politicianisme.

Alors, parceque l'on est le Nouveau-Monde, c'est-à-dire le monde du grand et du neuf, dans lequel, du reste, de grandes choses se sont faites et des nouveautés singulières se sont produites, le tout dans une improvisation très rapide et de nature à enorgueillir autant les femmes que les hommes, sans oublier les enfants qui n'auront peut-être pas l'énergie et les qualités des pères, pourquoi vouloir téméirairement bâtir l'impossible ou peu durable cité de tous les droits et des droits avant tout; et ne faut-il pas craindre que la haute statue de Nabuchodonosor, avec sa tête d'or éclatante et rayonnante au soleil, mais dont les pieds pourraient bien être d'argile, ne s'écroule avant la consolidation des temps et l'épreuve des siècles?

XXVIII

C'est donc entendu, et l'Américaine a ou doit avoir tous les droits, avec le devoir suprême de ne pas en avoir d'autres.

L'homme l'a dit, et cela doit être la doctrine, l'éducation et le dogme qui ne se discute plus.

Et si vous trouvez étrange que la jeune fille américaine, plus libre qu'aucune autre jeune fille dans le monde et tout naturellement libre en un pays dont le nom est synonyme de liberté, ait des allures d'indépendance et de fierté qui étonnent un peu les gens du vieux monde, avez-vous parfaitement raison?

Ces allures qui étonnent les gens des règles anciennes et dont Fénélon ne parle point dans son livre sur l'*Education des filles*, enlèvent-elles du charme et de l'attrait à celles qui les ont.

Vous devez savoir également, si vous avez un peu la connaissance des deux langues civilisées qui sont la française et l'anglaise, que la *flirtation* est une coquetterie naturelle à la femme, en tout bien, tout honneur, et que ce mot, qui paraît être anglais ou américain, mais qui ne l'est pas plus que tous les mots de la même terminaison, peut bien avoir des rapports intimes avec les mots *fleur, flouretta, fleurir, flairer, flaireur* et *flaireter*.

Et ce mot, nous dit-on, naturel comme le sentiment qu'il explique, ne contient pas plus de danger et de crime que tout autre mot. Il rapproche ceux qui doivent se connaître et se choisir librement. Il est également une épreuve et une expérience. Il ne contient ni faiblesse ni défaite. Il est plutôt un aguerrissement ou la mise en garde contre les méprises ou les surprises de l'ignorance. Il faut connaître le danger, le voir en face et en rire.

La jeune fille américaine, du reste, sait assez bien raisonner et perd rarement la raison. Elle a la tête solide et le calcul juste, et nulle mieux qu'elle ne sait se contrôler.

XXIX

La jeune Américaine, à vrai dire, et l'on ne doit pas la blesser en le pensant, n'est pas sentimentale à l'excès.

Est-ce que le sentimentalisme n'est pas une erreur et une faiblesse, et le sentiment lui même, par le poids du cœur souvent aveugle, ne peut-il pas emporter la tête qui doit diriger et conduire, ayant les yeux?

L'amour est sans doute une bonne chose, et les poètes, sur tous les tons, et dans tous les rythmes, le chantent depuis des milliers et des milliers d'années, sans avoir épuisé le sujet, paraît-il, et même peut-être sans avoir bien compris ce qu'il est.

Mais ceux et celles qui prétendent qu'il est dangereux et qu'il faut prendre ses précautions avec lui, ne lui faisant que la part voulue et la part raisonnable, sont sans doute des sages ou tout au moins des gens moins fous que les autres.

Pour être heureux ou pour ne point subir de mécomptes, il faut aimer médiocrement ou raisonnablement, et celui ou celle qui n'aimerait pas du tout s'éviterait plus d'une déception et plus d'une souffrance.

Cet amour qu'on dit de tant de joies, dans lequel il en est qui ne voient qu'une curiosité malheureuse, ne peut-il pas quelquefois vous asservir pour le malheur, et croyez-vous que ses chaînes soient toujours des guirlandes de roses et de fleurs qui sont légères, qui sont parfumées et qui ne se fanent jamais?

Quiconque n'aime pas est libre et reste libre.

Après tout, l'amour est-il un besoin aussi grand qu'on le dit, et si vous le réduisez aux proportions raisonnables qui lui conviennent, avec toute la correction du calcul et en éliminant les mensonges de la poésie, ne procédez-vous pas selon l'ordre et le bon sens?

Et la jeune Américaine, en cela, non pas qu'elle cesse d'être aimante et aimable, mais parce qu'elle reste plus libre ou moins esclave que les autres par le contrôle de son cœur, a peut-être une supériorité qu'il serait de mauvais goût de lui contester.

XXX

Nous ne voyons pas qu'elle meure souvent d'amour ou qu'elle ait la faiblesse du suicide.

Que si, parfois, dans un moment de colère assez légitime, pour relever une offense, elle brûle la gueule d'un mécréant qui a manqué de parole, cela vaut incontestablement mieux.

Mais il n'y a point là de sentiment qui fasse souffrir, pleurer et mourir.

Il y a tout simplement un acte de justice personnelle sans attendrissement et sans faiblesse.

Mais à quoi bon souffrir, et la souffrance a-t-elle assez de vertu pour qu'on s'en accommode ou pour qu'on y trouve du goût? La souffrance enlaidit plus qu'elle n'embellit, excepté les réaignés qui ne sont pas d'ordre protestant.

Quant aux larmes, calmidissantes aussi, bien que la poésie du cœur en fasse des perles, des diamants et des vertus d'Evangile, elles ne sont que le signe de la faiblesse, et si l'homme, prétend-on, ne peut pas pleurer sans honte, avec tous les caractères de l'enfant ou du vieillard, ces deux extrémités d'une même ou d'une égale impuissance, l'Américaine de tous les droits n'a certainement pas le droit de pleurer, excepté pour rire.

Est-ce qu'on pleure quand on est fort?

Et mourir d'amour, d'amour trompé, contrarié ou sans espoir, bien que cela ne soit pas sans exemple ici et ailleurs, est assurément la plus grande folie du monde.

Aucune femme ne devrait tomber dans cet excès de mauvais goût et de triste fin. Cela n'est pas bon pour la santé et cela est un déplorable exemple, rarement suivi, il est vrai.

Mais, dans ce suicide, sous l'apparence de la foi et de la passion, du sacrifice et du drame, il n'y a vraiment que du scepticisme à l'endroit de la vie, scepticisme coupable, pernicieux et contre lequel la morale ne saurait s'élever trop énergiquement.

Il faut vivre et savoir vivre.

Car là est le devoir, avant tout.

XXXI

Et c'est aussi le secret ou plutôt la vertu des races fortes, de la race anglo-saxonne la première, c'est à-dire la plus positive, la plus pratique et la moins sentimentale des races humaines.

N'est-il pas admis que le sentimentalisme est une sottise?

Et le suicide passionnel, prompt ou lent, avec le drame d'un moment de désespoir ou la longue souffrance d'une élégie trempée de larmes, n'est pas du tout américain, et l'Anglo-Saxon de la race qui ne se tue pas, préférant tuer les autres quand son appétit l'exige ou que son intérêt le lui conseille, n'y voit guère que la pauvreté ou l'infériorité d'une race qui a du sang latin dans ses veines, un cœur trop sensible et la tête absolument faible, une tête française par exemple.

Ces Français, toujours si singuliers, même quand ils ne s'en doutent pas, ont commencé par la tête dans le cœur, et c'est le cœur aveugle ou n'y voyant guère qui les conduit Dieu sait où.

Heureusement que l'Anglo-Saxon est tout autre.

Mais ses façons de penser, de raisonner de calculer, d'aimer et de vivre dans la civilisation qu'il s'est faite et qui commande aux autres, s'expliquent elles entièrement par la race de force et de raison à laquelle il a l'honneur d'appartenir, et ne faut-il pas reconnaître, puisqu'il n'est si peu ni anthropophage dans l'acception ordinaire de ces mots, mais croyant à sa manière qu'il regarde comme la bonne et que nous avons le devoir de respecter au nom de la liberté de conscience, que sa religion et son culte doivent être aussi pour quelque chose dans sa physionomie, dans son caractère et dans ses mœurs?

L'Américain, Anglo-Saxon par la race et l'origine, est protestant, avec toutes les nuances du protestantisme tout-à-fois.

Il en est de même de l'Américaine.

J. GENTIL.

MORT DE MARIE-AMÉLIE.

Souvenirs Historiques.

Née le 16 avril 1782 à Caserte en Sicile, elle était fille du roi de Naples Ferdinand et de la reine Caroline petite fille par conséquent de l'Impératrice Marie-Thérèse et nièce de Marie-Antoinette et avait dû deux fois suivre son père obligé de s'enfuir en Sicile devant les Français et même remplacé en 1806 sur le trône de Naples par Murat, lorsqu'elle épousa en 1809 le Duc d'Orléans exilé lui-même de son pays. Rentrée en France avec son mari lors de la prmière Restauration en 1814, elle dut s'en éloigner avec lui pendant les Cent Jours, et ce n'était pas pour la dernière fois. Revenue au Palais Royal au bout de deux ans, le 15 avril 1817, elle y passa les treize meilleures années de sa vie, et lorsqu'une révolution vint placer la couronne sur la tête de son mari, elle ne put s'empêcher de s'écrier: "Mon bonheur est fini!" Une autre révolution devait en effet, dix-huit ans plus tard, la forcer de quitter les Tuileries en fugitive, de reprendre pour la cinquième fois le chemin de l'exil, d'aller chercher, dans un complet dénuement, un asile en Angleterre au château de Clare mont situé à cinq lieues de Londres et dont Plusufruit appartenait à son gendre le Roi des Belges. C'est là qu'elle vit, le 26 août 1850, mourir son époux âgé de 76 ans, et qu'elle passa les dix-huit dernières années de sa vie.

Elles furent consacrées à la famille, à la religion, et à la charité: les vertus que Marie-Amélie avait toujours montrées comme femme, princesse, épouse ou mère, étaient de celles auxquelles ne songe même jamais à s'attaquer la calomnie des pires ennemis, elles semblèrent s'affiner encore sous l'aiguillon de l'infortune, la Reine fit de son lieu d'exil un sanctuaire, multipliant les bonnes œuvres, allant distribuer de ses propres mains ses aumônes; se refusant à elle-même tout ce qui lui paraissait superflu, jusqu'à laisser ses vieilles robes vieillir sur son corps pour pouvoir donner davantage, s'imposant dans tous les actes de son existence quotidienne, même dans ses repas, de ces petites privations qui paraissent puériles, et qui le seraient en effet si elles n'étaient pas relevées par le sentiment qui les inspira, et qui est celui de la piété, de la charité et de l'humilité; fuyant la louange, détestant la flatterie la mieux assaisonnée, et s'appliquant à n'accepter que pour son rang et pour son âge, non pour sa personne, la vénération dont elle était à l'envi entourée.

Elle avait eu la joie de marier deux de ses petits-fils à deux de ses petites-filles, le Duc de Chartres à la fille du prince de Joinville (11 juin 1863), le comte de Paris à la fille du Duc de Montpensier (30 mai 1864), et même de tenir l'année suivante sur les fonds baptismaux ses deux arrières-petites-filles, (la princesse Waldemar de Danemark et la reine de Portugal); mais le 10 décembre 1865 elle perdit son gendre, le roi Léopold, et put craindre un instant d'être obligée de quitter son cher Claremont; on vit alors l'estime et le respect qu'elle imposait aux Anglais, pour lui épargner cette douleur, un vote du Parlement substitua la couronne à l'Etat dans la propriété du château, et l'hospitalité qu'elle avait jusque-là reçue de son gendre, elle la reçut désormais de la reine Victoria.

Ce ne fut que pour quelques mois; le 20 mars elle parut dans son salon pour la dernière fois; un léger rhume la retint le lendemain dans sa chambre, et, le 24 mars à onze heures du matin, elle s'endormit doucement dans le Seigneur; elle touchait à ses 84 ans. Son corps resta exposé pendant trois jours, revêtu, selon sa volonté, de la robe noire qu'elle portait le 24 février 1848 en quittant les Tuileries; la reine Victoria vint déposer sur son visage un dernier baiser, et le 3 avril elle alla rejoindre dans le caveau de Weybridge son mari et ses deux belles-filles la Duchesse de Nemours et la Duchesse d'Orléans.

UNE FAMILLE HANTÉE.

Il y a plus d'un mois, alors que la pièce de M. Sardou avait remis le spiritisme à la mode, un de nos confrères, M. Gustave Kahn, commençait à Paris, dans un journal du matin une série d'études sur cette question. Il fut bientôt servi à souhait. D'Yzeures, près de Châtellerault, on lui annonça qu'un cas extraordinaire pourrait apporter à ses travaux une contribution sérieuse. Il ne s'agissait plus d'une maison hantée,—depuis les phénomènes de Valence-en-Brie c'était vieux jeu, —mais, d'une famille hantée qui, dans tous les immeubles qu'elle habitait, portait avec elle la précieuse faculté dont elle était douée.

Cette famille, qui porte le nom de Sabourault, se compose de quatre personnes: le père, un entrepreneur qui, en ce moment, bâtit l'église d'Yzeures; la mère et deux filles. Partout où elle habite, cette famille voit ses meubles se livrer, la nuit, à des sarabandes bruyantes; des mains invisibles agrippent les rideaux et les secouent fortement; la vaisselle est renversée; si une personne veut boire, le verre se livre à des facéties singulières, et, subitement, son contenu disparaît, ce qui permet de supposer, vous apprendront les mages de notre temps que l'esprit qui hante cette famille est un esprit ivrogne.

L'aînée des filles de M. Sabourault, Renée, semble être, au dire de plusieurs, la cause occasionnelle de ces troublants phénomènes. Le charivari, d'ailleurs, ne se produit qu'en sa présence, par galanterie, sans doute. Lorsque les phénomènes prennent une certaine intensité, sa figure enfle. Un médecin a diagnostiqué chez elle des symptômes d'hystérie; un autre n'a point confirmé les conclusions de son confrère.

Devant cet ensemble de faits, M. G. Kahn ne voulut conclure à rien sans examen. Il se rendit à Yzeures et les puissances invisibles, émues sans doute par sa présence, gardèrent, devant lui, un silence respectueux; la conclusion de M. Kahn fut qu'il avait été mystifié. Une polémique s'engagea entre notre confrère et un avocat de Châtellerault. Un nouvel examen fut résolu, et, cette fois, M. Kahn se mit en route avec M. Montorgueil, de l'*Eclair*.

La présence de nos confrères amena une nouvelle interruption dans la série des phénomènes, et, après deux jours et deux nuits d'insomnie, comme ils s'apprêtaient à quitter la maison, une voix inconnue les rappela: "Remontez, remontez", disait la voix mystérieuse.

A peine retournés dans la chambre de Mme Sabourault, MM. Montorgueil et Kahn entendirent des coups précipités qui semblaient sortir du bois du lit. Ces bruits bizarres durèrent 30 secondes au dire des uns, 100 au dire des autres. Procès-verbal en fut dressé, et, après ce mauvais rêve, MM. Kahn et Montorgueil reprirent le train pour Paris.

Générosités Américaines.

Veut-on avoir une idée de la générosité de nos millionnaires?

M. James Smithson a fondé, en 1838, le Smithsonian-Institute de Washington avec deux millions et demi.

En 1891, M. Thomas Hodgkins a doté cette université de dix millions.

Le Pratt-Institute, de Brooklyn, a reçu un don anonyme de vingt millions.

L'université de Chicago a reçu, soixante millions, dont trente fournis par M. J. D. Rockfellsr.

Cet homme extraordinaire a promis dix nouveaux millions pour l'an 1900, et, à la même époque, cette université recevra cinq millions de Mme Hélène-Calves.

Cornell University fut fondée par M. William Sage, qui donna cinq millions, et M. Cornell, qui en donna trois.

Columbia University a reçu dix millions de M. Vanderbilt, un million sept cent cinquante mille francs de M. Schesmeshown, cinq de M. Seth Low et deux de M. Havemayer.

Drexel College of Art a reçu dix-sept millions de M. Drexel; Field Columbian Museum, cinq millions de M. Field, et Clark University, sept millions et demi de M. J.-G. Clark.

On remarquera que la reconnaissance américaine se manifeste par ceci, que le nom des donateurs les plus généreux est donné à l'université honorée de leurs bienfaits.

Le général Booth, conférencier.

Le "général" Booth, chef et fondateur de l'armée du Salut est allé à Paris, pour exposer à ses adeptes et au grand public son fameux "plan social." On sait que dès 1890, M. Booth a imprimé à l'organisation qu'il dirige un caractère autant social que religieux. Son ouvrage *Dans les ténèbres de l'Angleterre*, qui témoignait d'une ardente sympathie pour tous les malheureux, a été le point de départ de cette direction nouvelle. M. Booth veut que ses "soldats" ne se contentent point de prêcher un nouvel Evangile, mais descendent dans la mêlée des intérêts économiques, en faveur des travailleurs; il veut que leur action soit sociale et peut-être même socialiste.

M. Booth a multiplié ses conférences, soit dans la salle de la rue Auber, "quartier général de l'armée du Salut," soit dans la salle de la Société de géographie.

C'est dans ce dernier local qu'a été tenue la réunion la plus importante de la campagne. Auprès du "général" se tenaient M. E. D. Booth-Hellberg, "commissaire général" de l'Armée, et l'"état-major" de Paris. Parmi les assistants, dont le nombre était de sept ou huit cents, on a remarqué M. Théophile Roussel, sénateur, membre de l'Institut, dont le jubilé fut célébré récemment en Sorbonne, et M. Decroix, président de la Société contre l'abus du tabac.

M. Booth est un vigoureux vieillard, qui porte sans fatigue ses soixante-huit ans. Après un hymne religieux, chanté en chœur par les salutistes présents, et des prières récitées en français et en anglais, le grand maître prend la parole. Il s'exprime en notre langue avec une certaine difficulté, mais sa parole est abondante, chaude et par moment véritablement éloquente.

Le sujet de sa conférence était: "Misères sociales et remèdes." Dans la première partie, l'orateur fait un tableau, qui manque peut-être de quelque originalité, de la misère des petites gens. Dans la seconde, il examine les remèdes proposés pour guérir le mal. Comme les socialistes, M. Booth repousse absolument la charité; pour lui, les malheureux ne doivent pas être insultés par l'aumône, mais honorés par le travail. Les bureaux de placement gratuits, les ateliers d'assistance par le travail, les maisons de relèvement, les asiles de nuit, telles sont les institutions que préconise M. Booth et dont l'armée du Salut, dit-il, a entrepris déjà l'accomplissement.

L'ARBRE QUI SIFFLE.

Que les directeurs de théâtre se rassurent. On ne fait pas de charpentes avec l'arbre qui siffle, c'est-à-dire le tsofar, dont nous parle le Pharmaceutical Journal; on entire tout simplement une gomme, connue de tous ceux qui sont au courant de la gomme, sous le nom de gédaref ou gomme Sennaar. Cet arbre est fort amusant. Le vent qui souffle à travers ses branches produit, d'après ce que rapporte le docteur Scheinfurth, un son analogue à celui de la flûte. Ces propriétés musicales surprenantes de la part d'un arbre, même gommeux, sont dues à ce fait que la base des épines dont ses branches sont hérissées est perforée par un insecte spécial qui, pour sucer la gomme, transforme toutes ces épines en petites flûtes. Heureusement, on ne voit ces choses-là que dans le sud de la Nubie!

JEUX D'ESPRIT.

SOLUTIONS.

Problème pointé.

La beauté est une lettre de recommandation que la nature donne à ses favoris.

Enigme.

Chaise.

Mots carrés syllabiques.

BRO	MU	RE		COU	LIS	SE
MU	SI	QUE		LIS	BON	NE
RE	QUE	TE		SE	NE	GAL

Moyens mnémoniques.

CADRES.

Cairo. Alexandria. Damiette. Rosette. Egypte. Suez.

NOTRE NOUVEAU MINISTÈRE.

Le nouveau ministère des Etats-Unis est, paraît-il, uniquement composé de millionnaires.

Les journaux du pays se sont livrés à une enquête sur la "valeur" des nouveaux ministres, et voici ce qu'ils rapportent:

Le ministre des affaires étrangères vaut six millions.

Le ministre des finances vaut vingt millions.

Le ministre de la guerre vaut cinq millions.

Le ministre de l'intérieur vaut dix millions.

La liste continue et se termine ainsi:

"Le ministre de la justice: valeur considérable, mais impossible à évaluer, grâce à l'adresse avec laquelle sa fortune est placée."

ADRIENNE LECOUVREUR.

C'était une Champenoise, née à Fismes, le 4 avril 1692. Elle était fille d'un chapelier, et alla s'établir blanchisseuse à Paris.

La célèbre tragédienne sentit; promptement s'éveiller en elle le goût du théâtre, elle prit des leçons, et après avoir couru la province, entra à 25 ans à la Comédie-Française, dans toute la maturité de son talent et de sa beauté, si toutefois on ne fait pas exclusivement consister la beauté dans des traits régulièrement dessinés. Elle eut un grand succès dans la tragédie par le caractère simple et naturel de sa diction, qui parlait les vers sans déclamer, et savait, tout en en rompant la mesure, lui conserver sa période et son harmonie.

Mais elle n'en eut pas un moindre dans le monde de la galanterie, et elle sut l'exploiter; on était en pleine régence, elle avait le cœur tendre, la morale facile, et savait concilier le plaisir avec l'intérêt: "Je prends quand je n'ai rien," disait-elle, en d'autres termes, quand elle ne se donnait pas elle se vendait. Aussi fut-elle bientôt riche, et elle eût donné de la besogne à Leporello lui-même s'il eût eu sa liste à tenir, liste un peu internationale, comme celle de Don Juan, où on rencontrait Français et Anglais sur le pied de la fraternité.

Sa liaison avec Maurice de Saxe, de quatre ans plus jeune qu'elle, est fort connue; s'il n'est pas vrai "qu'elle lui apprit tout, sauf la guerre qu'il savait mieux que personne, et l'orthographe qu'il ne sut jamais", du moins elle lui fut fort attachée, et alla, dit-on, jusqu'à vendre ses bijoux pour lui donner une somme de 40,000 livres lorsqu'il partit en 1726 pour essayer de conquérir le duché de Courlande. Il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il revint trois ans après, il trouva le comte d'Argental installé à sa place.

C'est cependant à une rivalité dont Maurice aurait été l'objet entre elle et la duchesse de Bouillon que la chronique rattacha sa mort, sans autre point de départ que la rapidité de cette mort, la dite rivalité vraie ou supposée, et le fait que quelques jours avant on l'avait vu paraître dans la loge de la duchesse au Théâtre Français. Soit pour se débarrasser d'une rivale, soit pour se venger d'une tirade cruelle que dans sa jalousie Adrienne lui avait décochée, la duchesse l'aurait empoisonnée en lui faisant respirer un bouquet; c'est l'explication que Scribe et Legouvé ont adoptée; appliquée à des personnages imaginaires dans un intérêt dramatique, ce serait parfait; appliquée à des personnes qui ont réellement existé, c'est léger, car pour rendre l'une intéressante on fait l'autre criminelle, et sans que les mœurs générales de l'époque ou celles des personnes en jeu justifient une pareille liberté.

Adrienne se trouva mal en jouant, fut emportée chez elle, reparut quelques jours après sur la scène, déjà épuisée, et mourut cinq jours plus tard dans d'horribles convulsions. Le curé de Saint Sulpice ayant refusé la sépulture chrétienne, on la mit dans un fiacre, et deux portefaix l'allèrent enterrer à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'angle Sud-Est des rues de Grenelle et de Bourgogne; elle avait trente-huit ans; quant à Maurice, il l'eut bientôt oubliée.

STATISTIQUE DES ILLETTRÉS.

Le Portugal est le pays d'Europe qui renferme le plus d'illettrés, 67 pour 100. Vient ensuite l'Italie où la proportion est de 52 0/0.

En France, en Angleterre et en Hollande, la proportion est à peu près la même: 3,50 3,49 et 3,48 pour 100.

En Allemagne, cette proportion n'est que de 2,49.

Viennent ensuite la Suède et la Suisse, où la proportion est inférieure à 1 pour 100 et n'est que de 0,74 à 0,60.

Enfin le pays qui renferme le moins d'illettrés est le Danemarck, où l'on n'en trouve que 0,49 pour 100.

Recettes et procédés utiles.

CIMENT DE MÉNAGE.—On calcine des écailles d'huitres et on les réduit en poudre impalpable. Avec cette poudre et du blanc d'œuf, on fait, au moment de s'en servir, une pâte ou colle un peu liquide; on met de cette colle sur les parois de l'objet de vaisselle à recoller, et, après les avoir réunis, on les serre l'un contre l'autre, pendant quelques minutes. Lorsque les objets recollés sont secs, on peut les mettre même dans l'eau chaude.

LA TEMPERATURE NECESSAIRE POUR PRESERVER LES FOURRURES, TAPIS, ETOFFES, ETC.—Il résulte d'expériences faites sous les auspices de l'*Association of European Entomologists* que, pour tenir les fourrures, tapis, étoffes, etc., à l'abri des ravages des insectes, il suffit de les maintenir à la température de 4° à 6° au-dessus de zéro et que toute réduction de température au-delà de ce chiffre est superflue.

PAPIER LUMINEUX.—La préparation du papier lumineux est une des plus amusantes applications de la phosphorescence. Voici la formule à employer, d'après ce que nous apprend le *Praktische Maschinen Constructeur*. Pour rendre le papier lumineux, on prépare une solution de 500 grammes de gélatine pure, incolore, dans deux litres d'au chaude, et on y ajoute 5 grammes de glycérine et 1,500 grammes de peinture lumineuse. Cette dernière est composée de sulfure de calcium mélangé d'un peu de sel de bismuth. Après avoir bien remué le mélange, on en étend à chaud deux couches sur le papier. On obtient ainsi une phosphorescence violet pâle, qui persiste durant environ quarante heures après l'insolation. Si la peinture doit être employée en plein air, on y ajoute un peu de laque peu consistante, et on passe une couche de laque sur le deuxième enduit à la peinture.

SERVICE MEDICAL.—Le Commissariat général vient de publier les textes réglementaires du service médical, sur lequel on a déjà donné quelques détails. Ce document règle les mesures de sécurité et d'hygiène et les secours à accorder aux ouvriers blessés et malades ainsi que l'organisation général du service.

TACHES DE BOUE SUR LES VÊTEMENTS EN CAOUTCHOUC.—La formule pour enlever les taches blanches de boue sur les vêtements de caoutchouc, ou caoutchoutés, consiste tout simplement à les laver avec de l'eau vinaigrée. Au point de vue chimique cela s'explique par ce fait que la boue citadine est généralement fort alcaline: le vinaigre neutralise l'alcali et le résultat est obtenu.

WAGON PRESIDENTIEL.

A peine élu, le président Mac Kinley s'est commandé un magnifique wagon spécial, dit "palace-car" qu'il a inauguré lorsqu'il s'est rendu de Canton à Washington.

Non seulement la voiture présidentielle est extrêmement luxueuse et confortable,—cela va sans dire,—avec chambre à coucher Louis XVI, salle de bains, cabinet de toilette, salle à manger, deux salons ornés de plantes rares et de meubles laqués, mais encore le wagon en question est construit de manière à défier tous les accidents, tous les attentats.

Les parois, en effet, sont en chêne blindé; la toiture est formée d'un double revêtement en tôle d'acier: le plancher, très résistant, se trouve consolidé par un châssis métallique indéformable, muni lui-même de tampons à ressorts destinés à amortir les chocs en cas de collision. Le palace-car présidentiel pourrait tomber d'un pont dans une rivière et surnager à la surface, étant parfaitement étanche: il pourrait également rouler au bas d'un talus sans danger.

Le monument de Grant.

C'est mardi prochain que l'on doit inaugurer, à New-York, un monument funéraire consacré à la mémoire du général Grant.

Or, pour donner à cette solennité l'importance et le caractère d'une grande manifestation nationale, l'association de citoyens qui a pris l'initiative de l'érection de ce monument a sollicité des nations maritimes amies des Etats-Unis l'envoi de quelques navires de guerre.

M. Eustis, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, a écrit dans ce sens à M. Hanotaux; voici la fin de sa lettre:

La présence du pavillon français dans la rade de New-York, le jour où tous les Américains, unis dans un sentiment de patriotique reconnaissance pour le pacificateur de leur pays, vont rendre à sa mémoire un dernier et juste hommage, serait considérée par mon gouvernement, ainsi que par tous mes compatriotes, comme un précieux témoignage d'amitié et de sympathie pour la nation dont, après avoir été l'alliée sur les champs de bataille, elle est aujourd'hui l'alliée dans la recherche pacifique des moyens de réalisation des aspirations de la démocratie moderne